



DENIS Darzacq :

Figures qui tombent, flottent ou s'envolent : les intrigantes photographies de Denis Darzacq nous ramènent ainsi à notre situation de fragilité existentielle. Ses danseurs de hip-hop planent, voltigent et rejoignent ses portraits d'handicapés physiques et mentaux et tous figurent la condition de l'homme d'aujourd'hui dans ce qu'il a de précaire, mais aussi d'aérien et de poétique. Darzacq démontre pourquoi les anges volent : parce qu'ils se prennent, malgré tout, à la légère !

Hyper 28.

2010, tirage argentique
numérique, 95 x 130 cm.

ENTRETIEN AVEC RENAUD FAROUX

L'INSOUTENABLE
LÉGÈRETÉ
DE L'ÊTRE

Renaud Faroux | Vos images de chute proposent une lecture immédiate qui côtoie l'impossible, l'irréel. On se dit qu'il y a un truc, on le cherche mais il n'y en a pas. Pouvez-vous nous éclairer sur l'originalité de votre démarche, éloignée des grands coups d'effets spéciaux. Comment réussissez-vous à capter l'instant et le mouvement passagers, l'éphémère fugitif ?

Denis Darzacq | C'est par une attirance pour l'expérience vécue dans mon apprentissage et mon usage du monde. J'aurais pu effectivement, dans mon atelier, derrière mon ordinateur, trouver un paysage, un visage par-ci, un corps par-là, et avec beaucoup de talent essayer de faire une image qui ressemblerait à une photo de la chute. Or ce qui m'intéresse c'est faire l'expérience d'une rencontre, c'est d'aller au milieu des autres et de pouvoir mettre nos talents en commun. Je le fais quand je travaille par exemple avec des danseurs de hip-hop de 20 ans qui utilisent leur corps pour s'exprimer parce que c'est leur meilleur organe pour dire quelque chose. Ensemble nous élaborons des images inattendues qu'ils ne pourraient pas créer sans moi ni moi sans eux.



RF | L'exposition « Danser sa vie » au Centre Pompidou a récemment montré comment avec la danse contemporaine on est passé d'une certaine verticalité ascensionnelle à une horizontalité ou comment on quitte le divin du ciel pour la terre ferme. La danse est-elle un médium qui vous touche particulièrement ?

DD | Avec mes photographies, je me place dans un entre-deux, en apesanteur ! Je ne présente ni la chute ni l'élévation. C'est le propre de ma photographie que ce corps en suspension qui interroge à jamais sa condition ! Est-il en train de s'élever, de quitter le sol, d'être tel Icare ou alors au contraire est-il en train de chuter, comme Icare aussi ? C'est ce questionnement qui fait la richesse de l'image parce que précisément il n'y a pas de résolution. L'image n'est pas là pour donner une information, elle est là pour questionner.

RF | Peut-on voir chez vous un certain sens de la tradition photographique de la représentation du mouvement depuis Muybridge et Marey ?

DD | Oui, d'une certaine manière je continue d'interroger les éléments déterminants du mouvement du corps qu'ils ont montrés. Mais moi je travaille sur des moments où justement le corps n'est pas dans un mouvement décomposé. Je demande à mon modèle de faire un déplacement et dans l'acmé de cette course de relâcher le corps. Je construis une image non naturelle ! Quand on regarde des photos de sport, on voit un athlète à deux mètres cinquante de la ligne d'arrivée et on arrive à lire l'image avec son visage qui exprime l'action, l'effort, la trajectoire. Je photographie cette même action mais avec tout d'un coup le corps inexpressif lorsqu'il relâche à un moment donné tous les muscles et même ceux du visage. Cette espèce d'inexpressivité crée comme une mise à distance.

RF | La photo de sport renvoie à un genre connu alors que chez vous il y a quelque chose de beaucoup plus mystérieux, presque d'incongru ?

DD | Je recherche le geste inutile dans un monde où tout fait sens, jusqu'à la couleur d'un pot de yaourt dessiné par des publicitaires. Dans ces univers totalement coercitifs, contraignants, pénibles, monomaniaques de la société de consommation faire un geste gratuit ouvre un espace spatio-temporel dans lequel toute la poésie et la magie du monde s'engouffrent. Je veux proposer une échappée possible à l'utile et à l'usage. Avec mes images on est dans un monde où s'opposent être et avoir de façon très symbolique, presque simpliste même, mais très efficace.

RF | Cherchez-vous dans vos portraits à présenter ce qu'il y a de plus précaire dans l'homme ? →



Recomposition I 05.
2009, tirage jet d'encre, 113 x 76,5 cm.

DD | J'essaie de toucher à une fragilité existentielle mais est-ce que c'est de la précarité ? Non, car je crois que c'est quelque chose qui nous est commun à tous. Mes images, c'est exactement toujours la même chose : un corps, un décor et comment y prendre sa place, aussi bien physiquement que métaphoriquement.

RF | Pouvez-vous nous parler de la fragilité qui se dégage de vos images ?

DD | La fragilité renvoie à mon goût pour le Maniérisme, à cette idée que l'on surjoue des gestes, une action, une activité qui deviennent alors presque plus réelles que l'imitation naturaliste. C'est comme par exemple dans le cinéma de Jacques Demy, quand il fait chanter : « Passe-moi le sel s'il te plaît » Il y a cette volonté constante d'enchantement par le chant, la danse et cela m'émeut énormément. C'est une façon de tenir le pathos loin de soi et en même temps, à cause précisément du vocabulaire des formes de nous renvoyer à une sorte de mélancolie. Je cherche ainsi une tension entre différentes expressions.

RF | Peut-on voir un lien entre vos images et les vidéos de Bill Viola ?

DD | J'ai découvert les vidéos de cascades d'eau de Bill Viola à l'École des Arts Décoratifs grâce à mon

professeur Don Foresta en 1984. Il y avait là quelque chose qui tient à l'essence de la vidéo : le ralenti, l'accélération, des trouvailles très excitantes. Mais il faut faire attention à ne pas tomber dans le geste pour le geste comme dans une espèce d'horrible tableau du XIX^e siècle. Quand on utilise un langage pictural c'est difficile de trouver son équilibre. Je fais très attention à ne pas faire du kitsch saint-sulpicien ! Un conservateur d'un musée de la photo un jour m'a dit : « Vos photos de la chute ressemblent un petit peu, tout à fait, exactement aux hommes qui tombent le 11 septembre 2001 des tours de New York. » Effectivement chez moi il y a cette mélancolie là de façon peut-être inconsciente. Voilà une lecture possible encore.

RF | On peut aussi penser à la chute des Anges ?

DD | Il y a cette apesanteur, ce quelque chose qui ne vient jamais, cet entre-deux, entre la chute des anges et l'élévation : vouloir quitter ce monde et rester inspiré par la force de la pesanteur. Une tentative de ré-enchantement du monde et en même temps la conscience que ce n'est pas possible.

RF | Comment s'est fait votre choix de la photographie comme médium ?



DD J'ai commencé par faire de la vidéo, mais j'ai vite eu le besoin d'avoir une maîtrise totale de mon système de production jusqu'à la réalisation finale des images. J'aime être totalement libre et il n'y a que la photographie qui permette cela. Mon choix entre l'argentique et le numérique dépend du sujet. Par exemple dans mon dernier travail avec des personnes en situation de handicap, avoir l'interface de la photo tout de suite derrière l'écran a été très pratique car cela m'a permis d'avoir une conversation efficace avec mes modèles. Il y a là une espèce d'immédiateté, un cycle de production qui se raccourcit, pour arriver à une image qui m'intéresse. Tous les éléments de la société que je photographie – que cela soit des nus ou des jeunes de milieux populaires – sont souvent des individus en marge : ils appartiennent d'une certaine façon à une minorité et en ce sens, je propose à travers eux un portait en creux de nous-mêmes. Les minorités sexuelles ou ethniques ont été observées : vote des femmes, droits homosexuels, marche des Beurs, tandis que les minorités physiques ou psychiques restent encore des éléments peu abordés.

RF Pouvez-vous revenir sur le choix de vos sujets ?

DD Dans *Bobigny Centre Ville*, un livre de mes images

avec un texte de Marie Desplechin, nous avons fait un vrai travail d'enquête autour de cette idée qu'on néglige nos voisins les plus proches. Je voulais casser cette omerta qui existe en France et lutter contre ce préjugé de croire qu'on ne fait que survivre en banlieue et que cela implique une politique sécuritaire : n'allez plus voir les autres, ayez peur braves gens, restez devant votre télé ! Je voulais donc proposer d'autres images que celles de jeunes encagoulés qui font « Yo ! Yo ! » devant les caméras. Ce qui m'intéresse, le paradoxe qui me plaît, c'est une action quasi illisible dans un environnement très concret. Je ne traque pas le mystère, je cherche au contraire la qualité de l'homme dans toute son expressivité, dans toute sa mesure.

Après mon travail sur Bobigny, quand il y a eu les émeutes, les médias racontaient que les jeunes des quartiers populaires étaient inorganisés, indisciplinés, incapables de produire du sens, ni d'être responsables de leurs actes et de leurs gestes. J'ai décidé de rencontrer des jeunes des cités, disciplinés, responsables, cohérents et qui ont une →

Ci-contre : *Hyper 06*. Ci-dessous : *Hyper 08*.

2007, tirages argentiques numériques, 95 x 130 cm.





pensée qu'ils mettent en œuvre : je suis donc aller à la recherche de jeunes danseurs de hip-hop. Mon travail sur la chute a été fait en réaction aux émeutes de 2005. Lors des répétitions, j'ai d'abord travaillé en vidéo en filmant des acrobaties, et par moments certaines figures où les corps quittent le sol. Ensuite nous avons refait ce travail avec l'appareil photographique dans la ville. Ces photos sont une expérience vécue, ce n'est pas une projection intellectuelle, c'est au contraire l'expérience d'une jeunesse qui par sa vivacité et son envie va défier les lois de la pesanteur ! C'est la victoire de l'instinct, de la survie, du désir !

RF Votre travail en Angleterre à Bradford avec des handicapés mentaux est-il un clin d'œil à Diane Arbus ?

DD On ne peut pas ignorer l'œuvre de Diane Arbus. Il y a cette sidération qu'elle a provoquée en nous montrant « la différence ». À Bradford, j'ai travaillé avec une compagnie de théâtre qui s'appelle « Mind the gap » composée d'acteurs handicapés mentaux et trisomiques. Aujourd'hui là-bas, grâce entre autres à cette compagnie, dans les séries télé des personnages en situation d'handicap apparaissent. Ce qui m'intéresse n'est pas de dénoncer un problème, je ne suis pas photographe de guerre. Quand je montre un déficient mental, je veux aussi donner à voir sa beauté, son intelligence du monde qui à mon avis nous enrichit tous. C'est peut-être béatement naïf.

RF Pouvez-vous nous parler de votre collaboration avec le peintre Djamel Tatah ?

DD C'est Vincent Marcihacy de la Galerie Vu qui a eu l'idée de nous rapprocher. Nous nous connaissons déjà par l'intermédiaire de la responsable du département de Français à l'université de Sheffield avec qui nous avons travaillé tous les deux. Nous présentons, lui en peinture, moi en photo, un questionnement presque philosophique sur notre place dans l'environnement et dans le monde. Mais c'est Vincent qui a eu l'idée de confronter la dramaturgie de nos images avec des corps en apesanteur dans cette espèce de suspension, dans une drôle d'attente marquée par cette respiration ou chacun retient son souffle et se demande ce qui va se passer.

RF Pensez-vous à des peintures pour la conception et le cadre de vos photographies ?

DD Non, et quand je fais des photos dans un musée, une mairie, dans un parc paysagé comme dans la série avec les handicapés, c'est une manière de récupérer des lieux de pouvoirs où l'on fonde la culture. Je veux montrer des endroits d'importance ou au lieu d'en avoir l'usage, on en a la jouissance. C'est aussi un geste politique pour dire : « On est là ! C'est aussi à nous ! » Ensuite la corrélation avec les



tableaux est devenue complètement évidente : des corps en souffrance il y en a beaucoup sur les murs des musées, des tableaux d'aveugles de Bruegel à sa chute d'Icare et aux œuvres de tant d'autres !

Je suis toujours entre la volonté de m'échapper et le désir d'être là avec les autres et de continuer. Par mon travail sur la chute, avec une photo métaphorique, j'ai reçu en Hollande le prix « World Press Photo » ! Un prix très reconnu dans le photojournalisme, le documentaire. Généralement ce sont toujours des photographes de guerres qui le gagnent et là le jury a trouvé

Adrien Kempa, *Act 23*.

2010, tirage argentique numérique, 95 x 130 cm.

qu'avec mes photos de la Chute je parlais mieux de la jeunesse française populaire que n'importe quel reporter ! Ainsi les frontières s'estompent entre photo métaphorique, mise en scène, réalité. Il faut enchante le monde banal et moi je le fais en utilisant des mouvements, une démarche inhabituelle proche d'une pantomime à la Charlie Chaplin !

DENIS DARZACQ EN QUELQUES DATES

Né en 1961. Vit et travaille à Paris.

2012 *Act* Laurence Miller gallery, NYC, USA.

2011 *Act*, Galerie VU Paris.

2011 *Act*: Edition Actes Sud.

2010 *Hyper*, Laurence Miller Gallery, NYC, USA.

2007 Worldpress photo pour *la Chute*, catégorie Art and Entertainment.

2007 *La chute* galerie de Soto, Los Angeles. USA.

2006 *La chute*, galerie VU, Paris.

2001 Prix Altadis

1996 *Only Heaven* exposition Galerie Néotu, Paris.

1986 Diplômé de l'École Nationale des Arts décoratifs de Paris